

LE BOURGMESTRE.

Que pensent mes chers parents en réfléchissant à cette chose ?

MADAME STAAR.

Eh mais....

M. STAAR.

Je crois....

MADAME BRENDEL.

En ce qui concerne....

MADAME MORGENROTH.

J'ai ma manière de voir.

MADAME BRENDEL.

Les mariages de la capitale ne prospèrent pas toujours on a des exemples.

MADAME STAAR.

Vous avez bien raison, ma cousine ; la fille du secrétaire de la ville....

MADAME BRENDEL.

C'était une joie, une réjouissance lorsqu'elle a épousé un journaliste.

MADAME MORGENROTH.

On acheta trois robes neuves d'un coup.

MADAME STAAR.

Et il ne se passa pas un an qu'elle revint avec une pauvre petite créature.

MADAME BRENDEL.

Et maintenant elle ronge le drap de la misère.

MADAME MORGENROTH.

Les étoffes de soie sont vendues.

MADAME STAAR.

C'est tout naturel. Il faut bien vivre.

MADAME BRENDEL.

La nourriture devient tous les jours plus chère.

MADAME MORGENROTH.

C'est la vérité, chère cousine ; le beurre valait un gros de plus au dernier marché.

MADAME STAAR.

Où cela s'arrêtera-t-il ?

MADAME BRENDEL.

Et cependant, madame la Gref-fièrre de la chambre des comptes Wittmann donne à dîner tous les jours.

MADAME MORGENROTH.

Je le sais bien ma foi ! Elle a fait cuire hier de la pâtisserie.

MADAME STAAR.

Que dites-vous là ?

MADAME BRENDEL.

Son mari n'est pourtant que surnuméraire.

MADAME STAAR.

Où ces gens prennent-ils de l'argent ?

MADAME MORGENROTH.

Oh ! si je voulais vous dire...

M^{mes} STAAR ET BRENDEL.

Oh ! parlez, chère cousine, parlez !

LE BOURGMESTRE.

Une autre fois si j'ose vous le demander, sauf meilleur avis. Venons de rechef à ma Sabine.

M. STAAR.

A quoi pensez-vous, mon frère ? Cet homme n'a pas de famille.

MADAME BRENDEL.

On ne sait ma foi pas seulement ce qu'il est né ?